

Lazare & Vita Nova

contact: improlazare@orange.fr

Table des matières

1 Qui je suis ?

2 écriture et mise en scène

- Passé - je ne sais où, qui revient

- Au pied du mur sans porte

- Rabah Robert - *touche ailleurs que là où tu es né*

- Petits contes d'amour et d'obscurité

- tribune: Artistes allumez vos lampes d'inventeurs

- Sombre rivière

- Je m'appelle Ismaël

- Je m'appelle Ismaël – film

3 Improvisateur – Danseur

- Les chambres de hasard

- Les gorilles au cœur d'artichaut



Lazare au concert de la rue Kétanou- 2017 (photo : Hélène Bozzi)

Qui je suis

Je suis né le 29 mars 1975 à Fontenay aux Roses.

J'ai franchi un jour les portes du Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis. Depuis, je n'ai plus quitté les salles et les plateaux, écrivant mes premières pièces et multipliant les rencontres avec des artistes tels François Tanguy, Claude Régy, François Verret, Josef Nadj ou Stanislas Nordey qui m'invite à rejoindre l'École du Théâtre National de Bretagne.

Un goût pour l'écriture dès mon adolescence, improvisateur dans les lieux publics, je deviens acteur et metteur en scène avant de créer, en 2006, Vita Nova, une compagnie dont le nom est une référence à Dante.

Autour de moi se constitue un noyau dur de fidèles collaborateurs et de lieux refuges comme la Fonderie au Mans, le Studio-Théâtre de Vitry-sur-Seine et l'Échangeur à Bagnolet qui vont m'accompagner dans une aventure théâtrale débutée en 2007 qui s'ouvre avec Passé – je ne sais où, qui revient, suivi en 2011 de Au pied du mur sans porte, deux titres empruntés à Pessoa, avant de se conclure, avec Rabah Robert, touche ailleurs que là où tu es né. Trilogie racontant l'épopée d'une famille entre France et Algérie,

En 2014, Au pied du mur sans porte sera à l'affiche du Festival d'Avignon (in) et Rabah Robert est présenté dans divers centres dramatique nationaux.

Je m'écarte de cette grande fresque épique pour écrire Petits contes d'amour et d'obscurité créé au festival Mettre en scène à Rennes.

En 2016, je deviens artiste associé au Théâtre National de Strasbourg. J'y présente Sombre Rivière un cabaret survolté – un manifeste théâtral et musical contre les replis identitaires qui ont succédé aux attentats du 13 novembre. C'est aussi le premier volet d'un triptyque cinématographique théâtral et musical exprimant avant tout une soif d'amour infini pour l'imaginaire et la poésie.

En 2019, est créé le deuxième volet : Je m'appelle Ismaël. Le cinéma s'invite plus conséquemment dans la forme et le sujet de cette pièce notamment par le personnage d'Ismaël, un jeune réalisateur se lançant à corps perdu dans la réalisation d'un film de science fiction.

Je m'appelle Ismaël est aussi un réservoir de matériaux filmiques pouvant prendre diverses formes.

Mes pièces de théâtre sont parues aux éditions Voix Navigables et Solitaires Intempestifs.

Vita Nova, ma compagnie dispose du label de compagnie à rayonnement nationale conventionnée par le ministère de la culture.

Lazare vu par

Quand on ne se comprend plus on se demande parfois:

Est ce qu'on parle la même langue ? Est ce qu'en France, là, on parle la même langue ?

Lazare est de ceux qui font de la langue une respiration et donc on a la même et il annule la question.

Lazare c'est le nom qu'il s'est choisi et Libellule c'est son double, son personnage.

Il insiste, je ne veux pas être enfermé dans le récit de de l'arabe qui s'en sort depuis ses tours de Bagneux, non Lazare ce n'est pas ça, c'est juste un français qui réinvente la langue à chaque instant, avec panache, avec liberté de tordre les mots. Il en fait un mode de survie, le besoin de les prononcer.

Alors où fait il bon au coeur de l'orage, écrit Aragon ?

Lazare a toujours écrit au coeur de l'orage, exactement là.

Lazare avant de savoir lire ou écrire, déchiffre en apprenant des poèmes.

Voilà ce qu'on va faire: apprendre ensemble des poèmes

Où fait il bon même au coeur de l'orage ?

à l'intérieur des mots

Dans une des pièces de Lazare on dit «je suis un garçon français sans France».

D'où l'importance de la nommer pour qu'elle existe et d'inventer des mots s'il le faut pour qu'elle ressemble à l'idée qu'on s'en fait.

D'où l'importance de s'écouter parler.

Lazare a dit «c'est dangereux d'écrire, c'est une façon de définir le réel et là les problèmes commencent... Mais cela permet aussi de ne pas enfermer les êtres dans une seule définition».

Lazare ressuscite la langue, les mots et ce dont on a besoin. C'est une langue qui souffle et qui crache.

Le coeur de lazare a commencé à battre à Fontenay aux roses en 1975, il dit «je pose des questions qui me brûlent à vif» il écrit sans cliché, il écrit avec une langue haute et belle, avec un art de la torsion.

(...) Toute la prose de Lazare, brute et savante à la fois, est tombée au milieu, entre ces deux mondes, déracinée, et dont la survie repose sur une incroyable volte-face : « Les racines sont dans les pas que l'on fait. » Une quête, une quête inlassable, dans les ruines calcinées de la mémoire, encore tièdes. Dans la tête de Lazare, comme dans ses spectacles, il y a plein de réunions, et ça bataille sec. Alors, pour trouver un peu de paix, il y a la musique, le chant. Quand les musiciens prennent la relève, on pense à Dona Musica, qui a tout dit : « Celui qui ne sait plus parler, qu'il chante !

Bruno Takels - Revue Parage - avril 2018 -

Aurélie Charon - Emission Backstage n°12 France Culture lundi 16 novembre 2015 à 23H



Écriture et mise en scène

Passé je ne sais où qui revient - création 2009

J'écrivais une petite fille dans une maison calcinée, le plafond délabré empêtré de nuages. J'écrivais un hasard fait de courants atmosphériques où les prises font défaut avec notre vie actuelle. La bouche bordée de lait, couché, la télévision allumée aux événements militaires ; J'écrivais dans ma chambre, j'interrogeais des présences.

Ne pas dormir c'était interroger et quelque chose parlait dans mon dos : - « Est-ce toi ? » - « Tu penses avoir le droit de regarder ici ? » Et ce fut la venue étonnante de ma mère, dans un café, qui pour une fois me parla de son enfance et j'appris que mon écriture se souvenait de tout. Nous avons été des anges quelque part.»

Passé - je ne sais où, qui revient est un voyage dans la tonalité du souvenir, un voyage entre plusieurs mondes : le théâtre, la part obscure de la mémoire d'une petite fille de 5 ans, le pays du Sourd Sommeil. Le 8 mai 1945, deux faits mineurs survenus à Sétif et à Guelma déclenchent le plus grand massacre de l'histoire de France

contemporaine, en temps de paix : au moins 20 000 et probablement 30 000 algériens sont tués par des européens.

La Mère raconte cette douleur sans nom. Elle habite le lieu du souvenir.



Théâtre des bouffes du Nord Février 2008 (photo Hélène Bozzi)

C'est le centre rayonnant de la mémoire. Elle est en relation avec le monde invisible. L'absence de son père, tué à une manifestation, est devenue une rêverie de l'éternité.

Son fils Libellule est un jeune homme enjoué et gourmand. Il est acteur, il refuse ses rendez-vous avec le réel. Sa tête est un lieu de réunion. À la frontière de la veille et du sommeil, dans l'intériorité, il conçoit l'univers.

Autour de son lit flotte la voie lactée ; l'œil est fait de la même matière que les étoiles. Les morts bondissent dans son cœur, deviennent flammes, pensées dévorantes et les esprits s'emparent de ce qui dort.

extrait

Metteur en scène. - Bon... et votre fils il est comédien ?
L'illettrée. - Mon fils il est comédien oui.
Metteur en scène. - Et... il travaille avec moi, il est acteur avec moi, il manque toutes les répétitions...
L'illettrée. - Ouais
Metteur en scène. - Et il me dit que c'est à cause de vous en fait... parce que vous
Il ne vient plus au répétition, il est absent, il arrive toujours en retard, il est normal ?
L'illettrée. - Ah oui ! Mon fils il aime bien à dormir un p'tit peu, il aime bien, il dort un peu.
Metteur en scène. - Il faut qu'il se réveille.
L'illettrée. - Il faut qu'il se réveille... Faut que je le réveille sinon il se réveille pas ! Ouais, c'est un travailleur mon fils.
Metteur en scène. - En attendant il ne viens pas à la répétition, ça fait une heure qu'on l'attend.
L'illettrée. - Ah oui ? Oui, il faut que je le réveille alors ! je vais le réveiller...
Metteur en scène. - Il dit qu'il ne viens pas parce que vous lui avez raconté des histoires horribles...
L'illettrée. - Et il a eu peur et horrible il a fait des cauchemars et il arrive pas. C'est pour ça qu'il est pas venu travailler.
Metteur en scène. - Et vous, vous voulez prendre son rôle alors ?
L'illettrée. - Oui, moi je prends son rôle.
Metteur en scène. - D'accord.
L'illettrée. - Si il vient pas, moi je viens.
Metteur en scène. - A sa place. Mais vous...
L'illettrée. - Mais je veux bien.
Metteur en scène. - Mais vous parlez trop mal le français pour jouer au théâtre !
L'illettrée. - Si... Si je parle un peu mais je parle un peu parce que j'aime le théâtre, c'est pour ça je veux devenir voir le théâtre. Pour jouer au théâtre.
Metteur en scène. - Et qu'est ce que vous savez faire pour le théâtre ?
L'illettrée. - Ouais... J'aime bien les danses twist.
Metteur en scène. - Les quoi ?
L'illettrée. - Twist.
Metteur en scène. - Twist ?
L'illettrée. - Oui. j'aime bien les danses twist.
Metteur en scène. - C'est comment le twist ? Comment ils dansent les gens ?
L'illettrée. - Ah ben avec leurs pieds !
Metteur en scène. - Avec leurs pieds !
L'illettrée. - Oui
Metteur en scène. - Ils dansent avec leurs pieds ?
L'illettrée. - Oui, avec leurs pieds.
Metteur en scène. - Vous pouvez me montrer comment c'est ?
L'illettrée. - Oui.
Metteur en scène. - Faites avec vos pieds !
L'illettrée. - Voilà je fais là...comme ça... (Elle chante et bouge ses pieds) twiste-twiste-twiste...
Metteur en scène. - Mais c'est une danse de jeune, ça ! ?
L'illettrée. - Ah oui ! C'est mon époque...
Metteur en scène. - Mais c'est un peu...
L'illettrée. - L'année... l'année cinquante... c'est mon époque...
Metteur en scène. - Mais vous avez dansé ça ?

L'illettrée. - Oui, j'ai... à mon époque on a dansé ça twiste-twiste-twiste...
Metteur en scène. - Et aujourd'hui vous pouvez encore danser ça ?
L'illettrée. - Oui, oui, l'année soixante que j'ai arrivé en France.
Metteur en scène. - Non mais aujourd'hui dans mon théâtre... est-ce que vous pouvez danser ça ?
L'illettrée. - Oui, je peux danser ça twiste-twiste-twiste (Elle monte sur une chaise, danse et chante de plus belle.)
Metteur en scène. - Vous trouvez que c'est bien ce que vous faites là ?
L'illettrée. - Oui. Moi je trouve c'est bien oui twiste-twiste -twiste
Metteur en scène. - Vous pouvez vous asseoir s'il vous plait ?
L'illettrée. - Pourquoi ?



écrit et mis en scène par **Lazare**

avec Anne Baudoux, Marion Faure, Julien Lacroix, Claire-Monique Scherer, Philippe Smith, Bruno Pesenti et les musiciens Benjamin Colin & Frank Williams

composition sonore: Benjamin Colin

lumière: Bruno Brinas

conseil chorégraphique Marion Faure

conseil scénographique Marguerite Bordat

production : Vita Nova, avec l'aide à la création de la DRAC Île-de-France, coréalisation L'Échangeur - Bagnolet- avec le soutien de La Fonderie - Le Mans, le Théâtre des Bouffes du Nord, le Studio-Théâtre de Vitry -sur -Seine

Tournée : 25 représentations

Du 7 au 21 février 2009, création au Théâtre L'Échangeur-Bagnolet

Les 19 et 20 juin 2010, festival Impatience, Odéon-Théâtre de l'Europe

Du 15 au 17 février 2011, Comédie de Béthune

2ème création avec les élèves du groupe 44 de l'école du TNS

Du 17 au 20 avril 2018 au Théâtre national de Strasbourg



Passé- je ne sais où, qui revient L'échangeur à Bagnolet – Janvier 2009 (photo : Hélène Bozzi)

Rue 89 (février 2009) Jean pierre Thibaudat

(...) C'est un spectacle militant ?

- Non. Enfin oui, mais à la périphérie.

- Le centre, il est où ?

- A Guelma, justement. Tous ces morts algériens, victimes de l'armée française avec la complicité de l'administration, les corps brûlés pour qu'il n'y ait pas de trace.

- Cela fait penser à la Bosnie.

- Oui. Sauf que pour Guelma, c'est resté enfoui. Les livres d'histoire n'en parlent pas. C'est le centre du spectacle mais c'est un centre absent.

En fait c'est l'histoire d'une mère qui raconte à son fils que son jeune père -le père de la mère- est mort à Guelma, tué comme un chien. Elle lui raconte ça dans un café et le fils se rend compte que son grand-père mort sera toujours plus jeune que lui. Alors dans sa tête ça vacille, il fait de drôle de rêves. Il se demande si son père à lui n'est pas un caïd de Barbès.

Théâtre/Public (septembre 2009) Sabine Quiriconi

(...) Dans l'histoire de l'artiste, le rapport à la langue de la mère - incorrecte, non officielle - s'est révélé fondateur. Ecrire, dès lors, peut se définir comme une manière de s'éprendre de la parole de l'autre, des signes de sa marginalité et de les transformer - de les traduire - non en une langue plus admise mais en une parole qui fait de son étrangeté même son impact et sa signifiante. Faire entendre le texte, c'est transmettre l'écoute intime de la parole d'autrui, en proposer non l'imitation mais une variation, qui tisse ensemble la langue de la mère, anaphalète, et son écho dans le silence attentif du fils, écrivain. L'écriture a sculpté, dans le parlé matriciel, la place d'une écoute (.....)

De fait, Lazare ouvre un espace de réconciliation - qui dérange - parce qu'il ne juge ni ne tente d'expliquer, parce qu'il déplace les termes des débats sur la guerre d'Algérie, parce qu'il ne raconte pas son histoire, ne met pas en scène sa langue... Chacun est tenté, à la fin du spectacle, de parler de soi, mais comme un inconnu que des histoires silencieuses traversent et constituent. Faire entendre le texte, ici, c'est provoquer le souvenir des histoires qu'on n'a pas vécues et dont on a hérité sans le savoir. C'est rendre perceptible que la transmission ne passe jamais par la langue du pouvoir et que la charge émotionnelle d'une parole anime l'exact endroit où, par le travail de l'écart et l'épreuve de la différence, nous nous reconnaissons intimement. C'est révéler la trace en nous de ce dont nous ne pouvons témoigner mais dont nous avons le secret, et que nos actes de parole ne cessent pourtant de restituer, par devers nous.

Cassandre/ hors champ (été 2009) Samuel Wahl

Guelma, 8 mai 1945 : au moins 20000, probablement 30000 algériens insurgés sont tués par des européens, en temps de paix. Le jeune auteur, metteur en scène et comédien Lazare plonge avec courage dans ce paradoxe de mémoire collective anéantie, occultée, avec

Passé- je ne sais où, qui revient... Dans l'obscur chaos, éclatante démonstration de ce que peut l'histoire quand l'histoire vient à manquer.

Mouvement (revue trimestrielle, avril 2009) Bruno Tackels :

En février 2009, au théâtre de l'échangeur à Bagnolet, Lazare présentait Passé- je ne sais où, qui revient, un texte d'une grande beauté, qui s'arrache à la biographie pour mieux s'offrir aux acteurs qui lui donnent vie.

Au pied du mur sans porte création 2011

«Au pied du mur sans porte»
C'est comme une obligation de rendre possible le seul impossible. On dirait les éclats d'une métaphysique analphabète. L'éventualité d'être conçu et de ne pas naître instaure un doute universel, ébranle le monde parce que, justement, ce n'est peut-être qu'une éventualité. »

Claude Régy

Il était une fois un jeune homme qui se prénomait Libellulle... Il a sept ans quand son auteur, Lazare, en fait le héros de sa pièce. Il en aura quinze au terme de l'histoire, quinze années qui s'inscrivent dans un quartier de banlieue, dans une cité délaissée où il croise amis et ennemis, représentants des autorités et dealers. Tous sont parties intégrantes de son univers sur lequel règne une mère attentive. Si Libellulle vit dans la réalité du monde qui l'entoure et le brutalise, il est sans cesse hors de ses limites, hors-normes, inclassable, inadapté, parce que préférant dès son plus jeune âge « les rêves à l'école ». C'est dans cet entre-deux, dans ce no man's land entre imaginaire et réalité, qu'il ne partage qu'avec un jumeau mort né toujours à ses côtés, que le jeune héros s'isole, se calfeutre, se protège, entre culpabilité et désir de liberté. Évitant ce qui pourrait n'être qu'un théâtre documentaire, Lazare, par la magie d'une écriture inventive, nous entraîne beaucoup plus loin que dans la description, l'explication, le témoignage. Le plateau du théâtre devient le lieu d'une parole poétique, imaginative et métissée, permettant à chaque personnage d'avoir « sa » langue, son intériorité, sa puissance. Cette partition très précise, textuelle, corporelle et musicale, structure une mise en scène qui agit par images simples et sensibles, portée par un collectif d'acteurs engagés dans cet univers si peu rationnel mais terriblement vivant.

JF Perrier- programme du festival d'Avignon 2013

extrait :

le double, au public. – Alors le mec, c'est la cinquième fois qu'il vient. Il vient comme ça, me regarde droit dans les yeux... il est fou lui ! Et il commence à cogner. Il cogne, il cogne, il tape dessus... Ah ! vas-y cogne ! cogne ! Il cogne, il pense que ça va s'ouvrir, ça s'ouvre pas. Qu'est-ce qu'il y a mon vieux ? Arrête de faire ça je lui dis. Et il continue de taper, il dit ouvre, ouvre ! Il supplie, ouvre ! Ok je regarde, y a rien, y a pas de porte. Regarde comment je vais lui niquer des billets à ce bouffon ! Hé, j'ai l'adresse d'un bon serrurier je lui dis, toutes taxes comprises ! Voilà comment les faibles s'affaiblissent à voir des choses qui sont pas là. Et il se cogne le front, balance les poubelles contre le mur, il supplie, frappe, il frappe de tout son corps contre le mur, il s'élanche et il dit ouvre-toi ! ouvre-toi ! Et il retombe comme ça en arrière sur le trottoir.

Vas-y, ouvre-toi !

Qu'est-ce que tu fais Ali Baba ? « J'attends qu'on m'ouvre ! » Mais tu crois qu'il y a une porte je lui dis ! Et il crie « C'est là, je veux récupérer mes affaires ! Faut qu'je rentre avant que le soleil me pourrisse ! » Tu peux toujours attendre qu'on t'ouvre la porte, je lui dis, tu peux toujours attendre, on t'ouvrira jamais, y a pas de porte.

Mais il cognait là, c'est là qu'il avait décidé de taper parce qu'il était né là, alors il s'est dit je vais taper là. À quatre heures du matin il attendait encore devant le mur. « Je vais taper là » et il voyait pas que la sortie c'était ailleurs. On était là, on était tous dans le hall, qu'est-ce qu'on a rigolé... Picoti picota ferme la porte et puis casse-toi ! On a rigolé, c'était au pied du mur sans porte.

Au pied du mur sans porte - L'échangeur à Bagnolet Février 2011 - (photo : Hélène Bozzi)



« Là, de l'autre côté de la porte, sur le seuil de la vie, un frère mort. Imbéciles, nous sortons du nid où nous avons rêvé le monde et à peine nous dévalons la pente qu'il nous faut des béquilles. Infirmes, aveugles, il faut nous mettre sur le chemin. » Lazare

LE MONDE, Fabienne Darge, 10 novembre 2011

«Au début d'Au pied du mur sans porte, Libellule a 7 ans. Il a un retard d'école, comme dit sa mère, porte un cartable plus grand que lui et d'énormes lunettes qu'il perd sans cesse, tout tourdi qu'il est, comme sa Carte orange et ses habits. Les jours de pluie, il s'égaré dans les flaques, où il rencontre son jumeau mort avant d'être né, le Double. [...] Libellule a 15 ans, puis 17, il entre dans la ronde formée par JR, le dealer, le Policier (ainsi nommé) et les amis perdus par la drogue, Le Criquet ou Loula. Il a abandonné l'école, la maison, tout, quoi, et se dit qu'il est un Français sans France. On ne racontera pas ce qu'il advient alors, dans ce spectacle où les peintures inspirées d'ex-voto mexicains, les - vrais - dessins d'enfants, le travail sonore étrange et délicat de Benjamin Colin composent un univers qui ne ressemble à aucun autre. [...] Lazare, donc, un garçon que le prénom destinait à revenir d'entre les morts, et qui n'a voulu garder que cette identité visible. Il a bien trouvé la porte au pied du mur, avec son théâtre salvateur, qui cherche à ouvrir les carapaces humaines pour nommer le monde de manière sensible.»

L'HUMANITÉ, Marie-José Sirach, juillet 2013.

«Lazare est un ovni dans le paysage théâtral. Il réinvente la langue, l'illumine de mille fulgurances, casse le tempo, bouscule les rythmes, éclate la scansion. C'est une langue bien vivante, truculente, qui roule des mécaniques mais recèle des visions poétiques, oniriques en des endroits inattendus. Elle vit, palpite, respire, souffle, crache, témoigne du bruissement de l'humanité, des éclats du monde qui nous parviennent par bribes. Auteur, il est aussi le metteur en scène. Maître d'œuvre, il met en mouvement ce tourbillon de mots, de notes et de corps avec la précision des plus grands. C'est culotté, gonflé, osé et joyeux. Le travail sur le plateau s'impose et disparaît comme l'évidence. Les acteurs et musiciens sont animés d'une douce folie qui les propulse dans cette aventure singulière, étrange et bouleversante. Lazare, c'est le Basquiat du théâtre.. Il graffite le verbe comme le peintre américain les trottoirs de New York. Laissez passer les libellules...»



Résidence d'écriture sur Au pied du mur sans porte – école primaire de la cité des Tertres à Bagneux 2009 photo : Hélène Bozzi

TÉLÉRAMA, Emmanuelle Bouchez, 22 janvier 2012

Jeune auteur metteur en scène repéré au Festival Impatience (Odéon-Télérama), Lazare continue d'inventer des destins pour Libellule, son personnage-valise. D'abord adulte se souvenant de son enfance en Algérie (1945) dans *Passé – je ne sais où*, qui revient, Libellule devient ici un enfant inadapté scolaire et social dans une banlieue en déroute. La figure de la mère est encore là, avec sa syntaxe tronquée d'où fusent des mots précis, interprétés par la même Anne Baudoux à la voix si prenante. La mise en scène de Lazare est à la mesure de son écriture directe : faite d'images sans fioritures, d'ombres, d'éclats de percussion. C'est un conte qui commence dans une cour d'école et finit dans une cave. Pas d'issue, pas de porte dans le mur...»

LIBÉRATION, René Solis, 20 janvier 2011

«Au pied du mur sans porte est un spectacle fondateur, dont on sort avec la sensation d'avoir entendu et vu quelque chose qui ne ressemble à rien de familier. Non que la trame soit : il est question de l'itinéraire de Libellule, un gosse de banlieue élevé par sa mère.. Éducateurs, dealers ou flics, tous les personnages d'un théâtre de la cité (Lazare a écrit sa pièce après être retourné dans un quartier de Bagneux qu'il connaissait bien) sont là. Pas une trace de parler caillera, nulle pulsion hip-hop rap ou slam, ni l'ombre d'un discours militant, la banlieue de Lazare est une réinvention qui n'emprunte à aucun folklore. [...] Le dernier mot revenant à Libellule, l'enfant bigleux devenu dealer avant de prendre la fuite, qui cite Hamlet et Les Trois Sœurs, sans même qu'on le remarque : Qui voudrait supporter ce que nous supportons / Partir partir partir une bonne fois pour toutes.»



répétition de Au pied du mur sans porte –Studio Théâtre de Vitry-sur-Seine février 2010 (photo Hélène Bozzi)

Grand prix ARTCENA, 2011
Nomination
Littérature dramatique



Prix Jeune Public, 2011
de la bibliothèque Armand Gatti
Nomination
Sélection 3ème et seconde

Texte et mise en scène Lazare
lumière Bruno Brinas, collaboration à la chorégraphie et assistant à la mise en scène
Marion Faure, collaboration à la scénographie Marguerite Bordat collaboration artistique
Daniel Migarou // avec Anne Baudoux, Axel Bogousslavski, Julien Lacroix, Mourad Musset,
Yohann Pisiou, Claire-Monique Scherer et les musiciens Guillaume Allardi, Benjamin Colin,
Jean-François Pauvros // production Vita Nova, coproduction Studio-Théâtre de Vitry,
avec le soutien de la DRAC Île-de-France Ministère de la Culture et de la Communication,
de Beaumarchais/SACD, de la Spedidam, de L'Échangeur (Bagnole), du Théâtre National de Bretagne (Rennes),
du Trident Scène nationale de Cherbourg et de La Fonderie (Le Mans)

Tournée (57 représentations)

Du 19 au 22 février 2010, Studio-Théâtre de Vitry-sur-Seine
Du 6 au 22 janvier 2011, Théâtre L'Échangeur-Bagnole
Du 8 au 12 novembre 2011, Mettre en Scène, TNB-Rennes
Les 30 novembre et 1er décembre 2012, Théâtre de Sartrouville, CDN
Du 5 au 7 décembre 2012, Théâtre Universitaire de Nantes, avec le Grand T
Du 8 au 11 avril 2013 – Nouveau Théâtre de Besançon
Du 15 au 18 juillet 2013 – Tinel de la Chartreuse – Festival d'Avignon 2013 in
Les 14 et 15 novembre 2013 – Le Trident-Cherbourg
Du 21 au 22 novembre 2013 – Bois de l'Aune – Aix-en-Provence
Du 4 au 6 décembre 2013 – TNBA-Bordeaux
Du 7 au 17 avril 2016 – Théâtre de la Ville — Paris
Le 22 avril 2016 – Théâtre Liberté-Toulon

RUE89, Jean-Pierre Thibaudat, décembre 2012

«Les pièces de Lazare ne sont pas construites en actes, mais en visions. Pas de logique narrative terre à terre, pas d'explications. Chaque séquence est porteuse d'énigmes comme le sont les poèmes. Les pièces avancent par agglutinations, bifurcations et sauts dans le temps. Tout regard est un miroir. Le passé, toujours, revient, la famille vit avec ses morts..

Les mises en scène de Lazare creusent les ressacs, les gouffres et les échappées de ses textes avec une imagination scénique débordante. L'acteur est un porteur de valises. Les premières de ses spectacles sont saturées de propositions (une à la seconde) surprenantes. qui trouvent leur élasticité dans le temps.»

Rabah Robert, *touche ailleurs que là où tu es né* création 2012

La disparition d'un père est l'un des centres vides autour duquel s'articule la pièce. Rabah, Robert, les deux prénoms d'un homme. J'ai cherché longtemps le titre. Je m'en suis tenu à Rabah Robert parce qu'il est l'évocation de deux pays séparés, loin et si proches. La France, un pays soudé à un autre, l'Algérie, qui tantôt disparaît tantôt apparaît à la surface

**« Derrière la gare
la marche creusée dans le mur
où le souvenir de Rabah Robert est assis
Il me regarde
Je le regarde**

**Miroir loin comme la nuit face à face
Je suis heureux, il me regarde
Je suis heureux, je le regarde
Nous sommes proches
proches et saisissables»**

extraits:

*La chambre disparaît
Ouria vole et appelle son fils
Libellule, de la main.*

Libellule. – Ma mère, mais comment ça se fait que je me transforme en mouton?

Ouria. – Toutes les rêves que tu rêves les rêves dans les rêves que je t'ai donnés, c'est des rêves vrais.

Libellule. – Elle a mis ses bottes de danseuse!

Ouria. – Oui mes bottes en soldes je les tape sur le sol!

Le premier, le deuxième, et on s'envole!

Danse des bottes.

La rue monte devant nous jusqu'à la lune pleine,
on nous laissera poursuivre notre course
car il fait nuit et ils ne peuvent pas arrêter les rêves
ni l'astre qui hante les prisons,
et puis nous ne sommes pas fatigués grâce à mes bottes
nous pouvons sauter par-dessus les ravins,
sauter par-dessus les murs, nous avons plein de muscles,
aucune automobile ne va plus vite que nous!

Quand nous dormons nous ne sommes pas comme les troncs d'arbres dans la neige, et d'une légère poussée on devrait pouvoir arracher notre corps à la pesanteur de la terre.

Ils s'envolent.

Des oiseaux, on dirait des fleurs!

Ils atterrissent dans le public.

Une rue d'Amsterdam sous la neige.

Libellule et sa mère emmitoufflés dans des manteaux, écharpes et bonnets de fortune.



Rabah Robert – Théâtre 2 Gennevilliers – Janvier 2014 (photo Hélène Bozzi)

Libellule. – Ouah! Ça caille! Mets ton bonnet maman!

Maman, regarde la fille! Fais-lui signe comme ça! Maman, regarde, elle m'a vu!

À une jeune fille:

On cherche Vincent Van Gogh. Vincent Van Gogh! Vincent Van Gogh! Il s'est coupé une oreille!

Il mime la découpe de son oreille. Van Gogh! Viens maman.

À un couple:

On cherche... euh... me and maman... mother...to Vincent Van Gogh...Van Gogh!

Very good peintre hollandais! Ma mère aime beaucoup. Viens maman, c'est par là. Par là, à droite.

À une dame en manteau de fourrure:

Vous êtes hollandaise? Pour nous, c'est l'aventure d'arriver en Hollande, on est venu de Barbès!

« Notre barque élevée dans les brumes immobiles tourne vers le port de la maladie. On ne se révolte plus contre les choses, on n'est pas résigné non plus, on est malade et cela ne passera pas. »

« Avec Rabah Robert Lazare clôt un triptyque débuté en 2008, une aventure théâtrale où la langue, le corps re-constituent le récit d'une histoire sans nom.. Cet été au festival d'Avignon la découverte de l'univers de Lazare présageait un monde plus que singulier : atypique, inclassable, iconoclaste, irrévérencieux. Car Lazare ne s'est pas contenté de ressusciter.. Il convoque les morts à table comme dirait Aragon, l'histoire, l'Algérie, la France et ses enfants perdus Il ne tente pas de recoller les morceaux, il s'immisce dans les silences, les oublis, les secrets. « Qu'est-ce qu'on fait des trous ? Comment vit-on quand il a des trous ? » questionne-t-il fort à propos. Au cœur de ce triptyque : Passé-je ne sais où, qui revient, Au pied du mur sans porte, et Rabah Robert- touche ailleurs que là où tu es né, Lazare, dans la trajectoire ovni dans le monde sent le soufre et la liberté, dessine une cartographie théâtrale des plus originales Le personnage de Libellule, son double, être cabossé dedans-dehors avance mû par une force secrète tissée d'une histoire dont il tente de démêler l'écheveau Une histoire familiale qui lui arrive par bribes, aussi chaotique que la grande histoire où les fantômes de la colonisation, de la guerre d'indépendance, de la vie dans les cités se croisent dans une mémoire éclatée Une langue sans cesse réinventée Alors Lazare pose des mots-déflagrations sur une histoire fragmentée pour donner à entendre une langue qui réinvente le langage, avec des mots qui prennent des sens interdits et des licences cachées, des mots éblouissants qui éclaboussent au passage une langue policée, propre sur elle, formatée Ici, pas de fioritures, pas d'éléments de langage mortifère Au contraire la vie, les pulsions de vie et d'amour distillent une langue en mouvement, une langue sans cesse réinventée qui repousse toutes les frontières de l'imaginaire Cette juxtaposition de deux prénoms « Rabah-Robert », à elle seule témoigne de l'urgence de raconter une histoire pour pouvoir aller de l'avant selon ses propres souvenirs d'enfance ; celui d'une histoire mal apprise, celle de la colonisation comme de la guerre d'Algérie (l'apparition du Général Bugeaud renvoie à celle du général Bigeard), dont les trous sont devenus des gouffres de mémoire à force de les ignorer Peut-être que nous ne comprenons pas tout tant il y a de matériaux Mais on est emporté par ce théâtre débridé, par le jeu des acteurs. . Ils virevoltent, chantent, dansent, se défient, se confient dans une chorégraphie des corps et des mots envoûtante »

Tournée (36 représentations)

Du 13 au 17 novembre 2012, création au festival Mettre en scène, TNB-Rennes

Du 18 au 20 décembre 2012 au Studio-Théâtre de Vitry-sur-Seine

Du 30 janvier au 15 février 2014 – T2G-Gennevilliers

Les 26 et 27 février 2014 – Comédie de Valence

Le 4 mars 2014 – Espaces pluriels, Scène conventionnée de Pau

Les 12 et 13 mars 2014 – Théâtre des 4 saisons-Gradignan en partenariat avec le TnBA

Du 18 au 20 mars 2014 – Le Grand T-Nantes

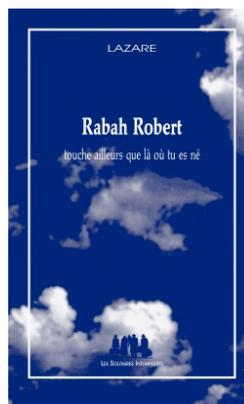
Le 25 mars 2014 – La Coupe d'Or-Rochefort

Les 1er et 2 avril 2014 – La Vignette-Montpellier

Les 13 et 14 mai 2014 – Comédie de Béthune



Rabah Robert au théâtre 2 Gennevilliers- Janvier 2014 – Photo Hélène Bozzi



écriture et mise en scène Lazare

Avec : Guillaume Allardi, Anne Baudoux, Benjamin Colin, Bianca Iannuzzi, Julien Lacroix, Bénédicte Le Lamer, Mourad Musset, Giuseppe Molino, Yohann Pisiou, Benjamin Colin

Lumière : Bruno Brinas

Scénographie, accessoires et costumes : Marguerite Bordat Régie générale et construction : Olivier Berthel

Assistanat et conseil chorégraphique : Marion Faure

Production Vita Nova. Coproduction Théâtre National de Bretagne-Rennes, Studio-Théâtre de Vitry-sur-Seine, Le Grand T-Nantes, Théâtre Jacques Prévert d'Aulnay-sous-Bois, La Fonderie-Le Mans, ARCADI (Action Régionale pour la création artistique et la diffusion en Ile-de-France).

Avec le soutien du Théâtre de Gennevilliers, Centre dramatique national de création contemporaine, de l'Institut français - Ministère des Affaires étrangères et européennes, du Fonds SACD Théâtre et de la DRAC Ile-de-France - Ministère de la Culture et de la Communication.

Avec le soutien pour l'écriture de Beaumarchais et du CNL.

Petits contes d'amour et d'obscurité création 2014

L'état amoureux transforme toute notre perception.
Il est une porte ouverte aux émotions sourdes et indicibles, un passage du quotidien au merveilleux. C'est à l'instant du trouble que nous cherchons à définir notre réel. Au fond de nos peurs, tout fait semblant de se tenir droit alors qu'en réalité nous ne sommes qu'une chute perpétuelle. L'éclat du jour est devenu aussi étrange que le tumulte de la nuit.

Petits Contes d'amour et d'obscurité sont de courtes histoires qui sondent l'intériorité, ce qui reste lorsque les illusions se réalisent ou se brisent.

extrait:

Léonard. - S'il revient sans la voiture ses parents vont dire qu'il y a une erreur.
C'est pourtant bien ses parents qui l'ont unit au monde.
Une fois Jérôme arrivé, ses parents n'arrivaient pas à en finir avec lui.
C'est bien ses parents qui l'ont détruit depuis longtemps.
Parce qu'ils sont parents ils ne peuvent rien savoir.
Parce que l'effrayante ignorance qui est la leur a fonction de parent.

Il rit

Et c'est par l'ignorance que sa mère l'a laissé là, parce qu'elle n'est pas éclairée.
Et ses parents ne sont pas éclairés parce qu'ils sont condamnés à perpétuité à des nouvelles méthodes d'éducation.

Les gens intelligents sont éduqués dès leur naissance, dès les premiers battements de cils. Mais après...

Ce sont nos soi-disant parents qui nous détruisent avec leur ignorance, ils nous détruisent pour la totalité de notre vie future!

Jérôme, ne laisse pas tes parents t'emmener dans des aventures douteuses d'éducation!

Tu n'as pas seulement été mis au monde, mais tu as déjà fini une vie pleine d'horreurs à cause de tes parents!

Il rit

Et tu ne sais même pas que tes obsèques ont déjà eu lieu.

Fini et bien fini!

Jérôme, si tes parents découvrent le poteau rose, j'ose espérer que tu m'en parleras avant!



Petits Contes d'amour et d'obscurité – Mettre en scène- Rennes – novembre 2014 (photos : Hélène Bozzi)



les inrocks - Hugues Le Tanneur 12 novembre 2014

La pensée s'envole. Les images se bousculent. Un curieux principe de distraction régit les événements. Comme une dérive en chute libre irradiée de fulgurances, Petits contes d'amour et d'obscurité, dernière création de Lazare présente la texture d'un puzzle dont les éléments en désordre animent un foisonnement luxuriant. Constitué de deux pièces, Les Illisibles et Quelqu'un est Marie, ce spectacle brasse un matériau composite truffé de références – au surréalisme, au cinéma (muet et parlant), au théâtre de Feydeau, à l'enfance – où domine l'impulsion du sentiment amoureux. (...) Drôle, poétique, ingénieux, ce spectacle très remuant où les scènes se succèdent à bon rythme est interprété avec brio par des comédiens impeccables.

Lazare s'y révèle particulièrement inspiré, à la fois auteur et metteur en scène d'une œuvre dont la fantaisie débridée est un enchantement.

L'humanité, Marie-José Sirach 10 novembre 2014

« Lazare et ses contes pour enfants passages » Avec petits contes d'amour et de d'obscurité, Lazare confirme qu'il est des metteurs en scène les plus atypiques de sa génération. Et des plus intéressants.

Ils avancent pour ne pas tomber. S'accroche comme ils peuvent à la vie, à leur drôle de vie. Gamins présumés coupables. De vivre. Ça ne tourne pas bien rond dans leur caboche(...) Enfant- Chaperon-rouge ; Enfant-Petit-poucet ; enfant-Bambi, enfant-Mowgli, enfant-Pinocchio, les enfants de Lazare avancent à tâtons, poussés par les ailes du désir plus fort que la peur du prédateur. Ils ont un air de famille avec les mêmes de Vigo dans zéro de conduite avec le Jean-Pierre Léaud des 400 coups de Truffaut.

Les illisibles, première partie du spectacle, sont suivis de Quelqu'un est Marie. Marie tourne en rond, seule, perdue dans le brouhaha de la ville. Elle vit entourée de fantômes, le sien, celui de son amant un jour disparu. Elle parle dans le vide, percevant l'écho de sa voix qui lui renvoie sa solitude. Entre les deux pièces, rien, pas de raccord, juste les décors déplacés et les acteurs qui repartent dans une autre direction. On les observe se métamorphoser à vue, jouer avec les décors, de grands panneaux transparents, deux énormes cubes, ouverts, fermés, des lianes auxquelles chacun va s'accrocher. Surtout Claire Nouteau, sorte de sa fée clochette qui exécute des mouvements de voltige époustouflants, jouant sur terre comme au ciel, gracile et gracieuse. Avec elle, et dans cette folle embarquée, Anne Baudoux, Laurie Bellanca, Axel Bogousslavsky, Laurent Cazanave, Julien Lacroix et Philippe Smith, tous incroyablement présents, qui donnent chair à cette galerie de personnages, les rendant vivants, palpables. Pour raconter ces histoires, ces contes à dormir debout pour enfants pas sages, Lazare continue d'explorer la langue, d'en exploser les codes, inventant des métaphores oniriques joyeuses et désordonnées. Pas de boursoufflure, pas de moral d'un autre temps, pas de réalisme calqué à tout-va. Tout se mélange. Le réel le dispute à l'imaginaire, le rêve à la réalité. Tout témoigne de visions fulgurantes qui mettent en exergue les non-dits, Les mots cabossés qui se bousculent dans la tête. L'écriture de Lazare, farouche, sensible, syncopée est une partition aux variations dodécaphoniques étrangement familière...

avec : Anne Baudoux, Laurie Bellanca, Axel Bogousslavsky, Laurent Cazanave, Julien Lacroix, Claire Nouteau, Philippe Smith et la participation de Florent Vintrigner (chanteur du groupe La rue Ketanou)

lumière : remerciements à Bruno Brinas

son : Loïc Le Roux

production : Vita Nova

coproduction : Théâtre national de Bretagne-Rennes ; Théâtre Liberté-Toulon ; Le Granit, Scène nationale de Belfort ; Théâtre des Bernardines- Marseille ; Comédie de Saint-Étienne ; Le Grand T, théâtre de Loire-Atlantique ;

coproduction de la reprise Studio-Théâtre de Vitry, CENTQUATRE-PARIS ; avec le soutien de H.A.S. Claire Lacombe/Marseille, le Bois de l'Aune/Aix-en Provence.

Tournée (28 représentations)

Du 4 au 8 novembre 2014 au Festival Mettre en scène, TNB-Rennes

Du 12 au 14 novembre 2014 : Le Granit, Scène Nationale de Belfort

Du 18 au 21 novembre 2014 : Le Grand T / Théâtre Universitaire – Nantes

Du 27 au 29 novembre 2014 : Théâtre Les Bernardines /Théâtre Joliette Minoterie –Marseille

Du 17 au 19 mars 2015 : Comédie de Saint-Étienne

Du 9 au 10 avril 2015 : Théâtre Liberté-Toulon

Du 7 au 17 juin 2016 : Studio-Théâtre de Vitry-sur-Seine en partenariat avec le 104

«Artistes allumez vos lampes d'inventeurs » tribune de Lazare, parue dans Télérama le 16/11/2015

Il y a trois jours j'ai tourné des séquences d'un film à Pantin, avec le cheval Arto et Olivier Martin-Salvan. Je savourais le plaisir d'être avec un cheval et un acteur généreux parmi les gamins de Pantin.

Un homme avec tous les signes du religieux est venu me voir et m'a dit : « Ça va être l'apocalypse. » Il savait la catastrophe à venir. Le jour était trop beau et immédiatement dans ma peau j'ai senti ces inquiétudes. Hier soir j'ai pleuré et je me sentais succomber. Des hommes ont tué. D'autres sont tombés sur le sol où palpète le sang, et la vie s'éloigne d'eux, les lèvres entrouvertes sur des dernières paroles d'incompréhension.

Je me réveille ce matin et ces événements se sont réellement passés. Les meurtriers suicidaires sont là, ils font un travail de terrain, minutieux et opiniâtre, dans les quartiers de périphérie, sur Internet. Ils promettent une résolution du monde et des pays lointains originels. Les champs de représentation, la séparation, ils travaillent dessus.

Le rejet, la peur, l'inquiétude, ils travaillent dessus. Et ils déchargent sur d'autres leur angoisse de mort. Et nous ne faisons rien pour les arrêter et nous n'inventons pas les contre-valeurs, chacun depuis notre lieu. La séparation qui est déjà là, ils veulent la creuser, creuser le fossé de cet « être ensemble » séparé, être ensemble par le sang, par le meurtre. Ils s'attaquent à des lieux de représentation, où ils ne sont pas représentés. Artistes, vraiment, allumez vos lampes d'inventeurs. Mettez les yeux en face des cœurs. Entrouvrez réellement votre porte de lumière. Les théâtres de banlieue ont été créés après l'horreur de la Seconde Guerre mondiale. Qu'y fait-on maintenant ? Comment mettre en commun une histoire cachée qu'on ne sait plus articuler ? Elle est enfoncée dans les ventres et elle revient violemment comme un ulcère. En France, dans les théâtres comme ailleurs, on a du mal à se rappeler.

Les meurtriers suicidaires vont jusqu'à la mort pour trouver une consolation à la vie. Le seul voyage qui vaille la peine à leurs yeux. Le monde qu'on a pu leur proposer, ce n'est que ça. Alors qu'il y a tout en France. Il y a tout et ils ne rentrent nulle part.

Aujourd'hui je pense avec inquiétude à tous ceux, issus de l'immigration, qui ne cessent d'être stigmatisés, inévitablement excédés par la façon dont ils sont perçus. Cette séparation je la sens dans mon corps, par mon histoire. Oubliés des livres d'histoire (l'histoire de la colonisation est encore à faire et à enseigner), on est adoptés par des noires colères, un ultramonde, le monde des théories de la conspiration et des jeux vidéo. Je me souviens, à l'âge de 20 ans, j'étais à la rue, le cerveau plein de flammes d'avoir raté. Plein de désir amer et de rancune, je serrais les poings. Des hommes sont venus me voir. Ils ont bercé mes amertumes. Ils m'ont raconté l'histoire de la guerre d'Algérie et l'horreur cachée. Ils m'ont expliqué qu'on voulait nous changer en bêtes et que notre existence n'avait pas d'importance pour la France.

Eux se sont intéressés à moi et m'ont valorisé. Ils m'ont appris à lire. Ce ne sont pas d'abord les hommes de théâtre. Ce fut un effort énorme d'aller vers le théâtre, d'entrer dans ces lieux, d'y trouver une place. J'ai brûlé des fièvres et des douleurs, je me suis construit un corps pour aller vers l'autre. J'ai éliminé des vieux maux qui m'empoignaient. J'ai regardé des spectacles hébété avec des yeux de vache. J'aimais le théâtre comme quand on a faim. Il faut redonner la faim à ces adolescents des quartiers, la faim et l'envie de vivre, d'aimer, d'avoir soif de cet amour.

J'appelle autour de moi pour trouver des signes de vie. Je m'agrippe au téléphone, le cœur dans l'oreille, et chaque battement de voix le fait palpiter.



Sombre Rivière création 2017

Sombre rivière prend pour point de départ deux conversations téléphoniques qui ont fait suite aux attentats du 13 novembre 2015, l'une avec ma mère, algérienne habitant en banlieue, et l'autre avec Claude Régy, grand poète et metteur en scène de théâtre. Quelle étrangeté d'être français d'origine algérienne, ici aujourd'hui. On a l'air d'un monstre hideux pour l'éternité. L'auteur de théâtre que je suis est pris dans un marécage. Il bouge nerveusement son propre corps là où les cœurs sont pleins d'incendies. Je pourrais dire que Sombre Rivière, c'est d'innombrables étoiles dans la nuit qui émettent des signes pour créer des passerelles et pouvoir faire société ensemble à travers des chants. Pas des champs de blé ni des champs de bataille mais des chants de la vie et des chants du monde.



Sombre rivière – Théâtre national de Strasbourg – mars 2017 (Photo Jean Louis Fernandez)

extraits:

le Marécage

C'est comme si je passais la serpillière dans le marécage.
Mélange d'instant, de futur et d'hier dans le marécage
Je suis dans l'éternel écroulement sans courage dans le marécage
Je suis comme un singe dans le marécage
Qui se marre en faisant la grimace dans le marécage
Et qui regarde dans le miroir le fond de sa cage
Et si tu veux tout savoir
Je suis en train de me noyer dans le marécage.
Je me suis avancé tout seul dans le marécage
je vois tout ce que j'ai construit autour de moi,
ça s'effrite et s'émiette et ça s'abat sur moi !
Comme des portes sur ma poitrine.
Je suis en train de bruler dans mes murs !
Un bruit de malheur dans les oreilles.
Toi tu connais la guerre...
C'est tout le temps comme ça la guerre...
ça massacre dans le monde entier
C'est ça que tu dis ?
C'est pas nouveau !?
Je sais
ça se passe partout !
Partout il y a des paupières qui tombent !
Des gens meurent
dans le monde entier pendant que la terre tourne !
ça ne laisse ni répit ni de repos !
ça grince ça gronde !
Mais là
C'est juste en bas de la maison
qu'on tut !
C'est juste en descendant !
C'est juste sur ma peau directement !
Ce tourbillon
de cendre
de feu !
ça pourrait être un ami à moi qu'on a tué !
Quelqu'un que j'aime
directement !
C'est direct !



Fournis moi du Whisky

Oh fournis moi du whisky
Pour réchauffer mon cœur
Le banquier va me vendre avant le point du jour
Faut-il à la clarté d'un réverbère me pendre
Oh fournis moi du whisky
pour réchauffer mon cœur
Sur le portail du monde
Les chevaux font des ombres
On m'a pressé jusqu'à la corde
Du sacré et du profane
Fournis moi du whisky que j'plane
Que je m'envolle sur mon cheval
Car je suis ouvert de corps
Et déraciné de chair
M'appelle la lutte
Ma parole c'est le ciel
Et c'est là d'où je chute
Fournis moi du whisky
Pour réchauffer mon cœur
Que je lacère ma voix
Ma voix est une corde tressée
Pour les survivants
Qui traverse la muraille de la nuit
Fournis moi du whisky
Pour réchauffer mon cœur

Mon corps est discordant
Ma corde est discordante sur ma guitare
D'un côté le sacré
D'autre côté ma cithare
Fournis moi du whisky
D'un côté le sacré
D'un côté le profane
Capitaliste agent de police
La famille et moi
Qu'est ce que je fais au milieu
D'un côté j'aime les femmes
D'un côté j'aime les hommes
D'ordinaire on étouffe
Tous les désirs interdits
On les ensevelit
Oh fournis moi du whisky !



photos de répétitions Jean Louis Fernandez

Culture Box – des mots de minuit – France TV- Hugues Le Tanneur 24/03/2017

Conjurer la peur, secouer le cocotier, frapper les esprits à grands coups de rires, le dramaturge et metteur en scène se surpasse dans ce spectacle flamboyant entre cabaret enjoué et revue ironique. Mené tambour battant par des comédiens qui chantent, dansent et jouent de la musique, c'est une fête d'autant plus joyeuse que sur fond d'inquiétude elle affirme une farouche volonté de vivre.

De certaines personnes, on dit qu'elles ont le vin triste. Lazare quant à lui aurait plutôt le blues joyeux. Le titre de sa nouvelle création, Sombre rivière, est emprunté à la tradition noire américaine. Mais si ce spectacle coule de source avec son exubérance débordante, sa mélancolie bariolée de couleurs chatoyantes, son ironie tous azimuts, c'est parce qu'il offre dans un contexte plutôt morose une bouffée d'air frais.

Lazare prend le monde à rebrousse-poil et met la réalité cul par-dessus tête. Épaulé par des comédiens hors pair – ils jouent aussi de la musique, chantent et dansent comme de beaux diables –, il reprend les codes de la revue, du cabaret ou du clown pour mieux décocher ses flèches poétiques au fil de séquences qui s'enchaînent à un rythme soutenu quand elles ne se télescopent pas.

Car ici on ne s'éternise jamais. On bondit d'un moment à un autre. On interrompt même, si nécessaire, sans se préoccuper de ce qui serait en cours. C'est une telle fête de masques, de costumes et de traits d'esprit qu'on pense parfois à la folle confusion à l'œuvre dans Le Songe d'une nuit d'été de Shakespeare Il y a notamment ce personnage tout droit sorti d'un tableau de Jérôme Bosch à qui l'on demande pourquoi il porte ses fesses par-devant et qui répond que c'est parce qu'il s'est retourné trop vite.

Cette allure à la fois hachée et débridée permet toutes les fantaisies. Comme de suggérer, en passant, la possibilité que nous soyons tous des sans-papiers, des immigrés, des réfugiés... Ce n'est pas le cas bien sûr – enfin, pas pour tous. Il s'agit seulement d'imaginer. Et en poussant plus avant de se demander pourquoi le monde s'affole tant aujourd'hui. Pourquoi la peur domine. Pourquoi ayant perdu tout point de repère certains embrassent les idéologies les plus radicales, de l'extrême droite au djihadisme.

Sombre rivière ouvre sur une évocation des attentats de 2015 et 2016. Les mots djihad, Daesh, islam ne sont jamais prononcés. Lazare ne se livre pas à un réquisitoire. Aux idéologies mortifères ou à la haine, il oppose l'amour, l'humour, l'autodérision, une inépuisable vitalité et la force irréprouvable de l'imaginaire(...)

Sa parole, démultipliée sous forme de dialogues pétillants d'ironie, assumés par une galerie de personnages, dont certains étaient déjà dans ses spectacles précédents, rend compte de l'atmosphère troublée de l'époque(...)

On y voit aussi bien sa mère, dont le visage rieur projeté sur un écran au-dessus du plateau rayonne d'humanité, que le prophète Jonas en ciré jaune, un quidam en costume de croisé ou encore Frère Tuck, le héros de Robin des Bois. On y entame des refrains empruntés, entre autres, à Michael Jackson ou à Blind Willie Johnson. Le tout emporté dans un tel élan que le spectacle se transforme in fine en ode aux puissances de l'imagination envisagées comme antidote à l'asphyxie et à l'aliénation contemporaines. Sans doute y a-t-il quelque chose d'enfantin dans cette aspiration à transformer le cours du monde par la magie du verbe. Mais cette volonté de dépasser une réalité traumatisante et d'aller de l'avant sans se laisser terrasser est loin d'être une réponse anodine face aux menaces actuelles – sachant que celles-ci agissent, comme l'a bien repéré Lazare, pour une grande part sur les esprits. Comme quoi un spectacle peut être à la fois une fête endiablée et aborder – non sans culot et avec un grain de folie – des questions graves, confirmant au passage une réflexion notée par Elias Canetti dans son journal: «Dire le terrible de façon qu'il cesse de l'être; qu'il donne de l'espoir parce qu'il a été dit.»

Avec: Anne Baudoux, Laurie Bellanca, Ludmilla Dabo, Marion Faure, Julie Héga, Louis Jeffroy, Olivier Leite, Mourad Musset, Veronika Soboljevski, Julien Villa. Et Robin Fresson ou Audrey Galley (prise de vue).

Avec la participation de : Ouria, Olivier Martin-Salvan, le cheval Arto et le chien Icaro.

Lumière : Christian Dubet

Scénographie : Olivier Brichet

Son : Jonathan Reig

Costumes : Marie-Cécile Viault

Direction de chœur : Samuel Boré

Vidéo : Lazare et Romain Tanguy

Assistanat : Marion Faure, Anne Baudoux et Laurie Bellanca

Production : Théâtre National de Strasbourg, Vita Nova

Coproduction : MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis (Bobigny), Le Grand T (Nantes), Le Liberté – scène nationale de Toulon, T2G – centre dramatique national de création contemporaine (Gennevilliers)

Avec le soutien de Canal 93 et de la Colline – théâtre national pour les résidences de création

Tournée (63 représentations)

Du 14 au 25 mars 2017 au Théâtre National de Strasbourg.

Du 31 mars au 6 avril 2017 au Nouveau Théâtre de Montreuil (programmation MC93)

Du 28 avril 2017 au Liberté, à Toulon

Novembre 2017 Comédie de Valence

Novembre 2017 Le grand T, Nantes

Les 2 et 3 octobre 2018 : Comédie de Caen

Du 7 au 9 novembre 2018: Comédie de Saint Etienne

Du 14 au 15 novembre 2018: Treize Arches à Brive

Du 21 au 22 novembre 2018 : MC2 de Grenoble

Du 28 novembre au 30 décembre 2018 : Théâtre du Rond-Point



Je m'appelle Ismaël création 2019

Dans le film qui ouvre la pièce, Ismaël est un personnage que la société jugerait « déconnecté du réel », qui marche dans les rues de Paris et de la banlieue, écoute, perçoit, ressent, que la violence du monde agresse et qui, pour ne pas sombrer, réinvente des mondes à partir de ce qu'il vit et voit. Il entrevoit une porte d'où faire jaillir les histoires qui le traversent – et où son imagination n'aurait pas de limites : le cinéma. La science-fiction. Dans le scénario que veut tourner Ismaël, il y a des extraterrestres qui ont été évincés de la planète « Somax », qu'on a parqués en périphérie urbaine : à quoi peuvent-ils bien servir sur Terre ? Il y a le célèbre psychiatre Alain Melon, qui lance un vaste projet financé par le milliardaire Hollywood : l'intelligence artificielle peut-elle éteindre le désir de passion ? Il y a Jésus, le grand libérateur tant attendu, mais qui a la sensation d'être né « vieux », à trente-trois ans. Mais comment faire un film sans équipe et sans moyens et qui paraît, aux yeux de ceux à qui il en parle, « excessivement poétique et surréaliste » ?

Le spectacle s'articule en deux temps : un court métrage d'une vingtaine de minutes qui présente la croisade d'Ismaël essayant de faire un film jusqu'à ce qu'un homme le sauve de la noyade. Comme l'homme est blond aux yeux bleus, Ismaël le prend pour le Jésus de son film, son double, son « jumeau dissemblable ». Puis Ismaël disparaît – est-il mort ? Ou parti vivre dans les méandres de son film ? Sur scène, commence alors une enquête : Comment reconstituer ce film qui l'obsédait tant ?





extraits:

Jésus: Nos deux regards se croisent.
 Je n'y échapperai pas...
 je n'échapperai pas aux dimanches froids dans les rues de Pigalle.
 Il insiste pour me faire monter dans sa voiture.
 Taxicomane : Monte ! monte !
 Jésus : Il insiste pour me faire entrer au Bar du cerf !
 Là où les strip-teaseuses montrent leur nombril rose dans l'éternelle sphère.
 Le taxicomane : Monte ! monte !
 J'ai des prix dans les bars à stript !

Chant du Taxicomane

Emprisonné dans les étoiles du péri-
 phérique
 Moi je pratique la vision des antiques
 Je vois
 Ce que vous ne voyez pas
 Je roule à l'inverse des lumières
 Tu sais moi c'est quoi ?
 J'décide
 J'ai pas besoin de voir
 Je vais où je veux

Hé t'inquiète pas !
 Y'a pas d'accident affreux
 J' avance sans ouvrir les yeux
 Je vois à l'infini
 Je peux conduire de Paris à Munich
 ou en Chine
 C'est parce que je vois dans l'obscurité
 J'ai pas besoin d'yeux pour voir la vérité
 Je suis un taxicomane et je dois rouler!

Alain Melon : Vous avez connu
 Gérard de Nerval ?

Jésus : Oui il promenait toujours avec lui un homard en laisse.
 En quoi un homard est-il plus ridicule qu'un chien, qu'un chat,
 qu'une gazelle, qu'un lion ou toute autre bête dont on se fait
 suivre ? « J'ai le gout des homards, qui sont tranquilles, sérieux,
 savent les secrets, n'aboient pas et n'avalent pas la monade des
 gens comme les chiens, si antipathiques à Goethe, lequel pourtant
 n'était pas fou. »

Alain Melon : Oh la la... ça va pas la bourbouille...

Jésus : Ah non pas de la bourbouille ! Nous voulons plus de chou-
 lax !

Les Inrocks – Hervé Pons (mars 2019)

« Créé au Théâtre national de Strasbourg, Je m'appelle Ismaël de Lazare est un magnifique chant d'amour dadaïste. A la croisée de L'Evangile selon saint Matthieu de Pasolini, de La Vie de Jésus de Bruno Dumont et de L'Arabe du futur de Riad Sattouf – mais aussi de L'Empire contre-attaque et de La Soupe aux choux – Je m'appelle Ismaël, la nouvelle création de Lazare, réemprunte une fois encore la quête existentielle de son auteur son mal-être, sa soif de reconnaissance, une manière d'être au monde qui ne soit pas extraterrestre, avec la particularité, cette fois-ci, d'être absolument, totalement dadaïste. »

Médiapart - Jean-Pierre Thibaudat / Balagan - Mars 2019

«Sombre rivière» était une première fête après la catastrophe (les attentats), «Je m'appelle Ismaël» est comme une dernière fête avant l'explosion, le pétage de plombs, la folie. Envoyé spécial de Méphistophélès au pays des neurosciences, des disquettes installées dans le cerveau et du protocole l'Aura, le docteur Alain Melon joue un rôle non négligeable. Toujours à manigancer des expériences, toujours la recherche d'une guitare pour composer des chansons impérissables.»

Culture Box- des mots de minuit- France TV info

- Hugues le tanneur – mars 2019

D'une poésie échevelée, ce spectacle foisonnant emprunte aux films de science-fiction et à la comédie musicale pour nous entraîner dans une sarabande aussi survoltée que désopilante où défile une galerie des personnages passablement allumés sur fond de complot informatique visant à éradiquer toute passion du cerveau humain.

Tournée Je m'appelle Ismaël (35 représentations)

- du 28 février au 9 mars 2019 au théâtre national de Strasbourg
- Du 21 mars au 1 avril au Théâtre 2 Gennevilliers
- le 3 mai 2019 : Le Liberté - Toulon
- Du 4 au 8 juin 2019 – Théâtre de la ville de Paris - les Abbesses
- du 21 au 23 novembre 2019- Le grand T à Nantes
- du 27 au 29 novembre 2019 - Théâtre national de Bretagne
- Les 3 et 4 décembre 2019- Maison de la culture d'Amiens
- 13 décembre 2019 - Le Préau CDN de Vire



texte et mise en scène et réalisation Lazare

Collaboration artistique Anne Baudoux, Laurie Bellanca, Marion Faure scénographie Vincent Gavras à partir d'éléments de la scénographie de Sombre Rivière conçue par Olivier Brichet , lumières Kelig Le Bars, son Jonathan Reig, costumes Léa Perron, cheffe opératrice Audrey Gallet, regard chorégraphique et assistantat général Marion Faure, assistantat musical Laurie Bellanca

Avec Anne Baudoux, Laurie Bellanca, Audrey Gallet, Odile Heimburger, Thibault Lacroix, Olivier Leite, Emile Samory Fofana, Philippe Smith, Veronika Soboljevski, Julien Villa et Marion Faure

montage films Lazare, Anne-Sophie Bussière, Jeanne Sarfati
chefs opérateur-trice-s hors plateau Nicos Argilet, Balthazar LAB, Thomas Bataille, Robin Freson, Audrey Gallet, Frédéric Mainçon, Ludwik. ingénieur son Matthieu Perrot

production Théâtre National de Strasbourg, Vita Nova

co-production T2G – Théâtre de Gennevilliers | Théâtre National de Bretagne | Le Grand T – Théâtre de Loire-Atlantique | Le Liberté – Scène nationale de Toulon | Maison de la Culture d'Amiens

le texte a reçu l'aide à la création du Centre national du Livre et du Centre national du

Je m'appelle Ismaël

FILM

Pourquoi écrire un film ?

La première fois que j'ai été au cinéma, c'était pour voir E.T. l'extraterrestre de Steven Spielberg. Je devais avoir 7 ans, c'était ma sœur qui m'accompagnait. Quand je le vis, je me mis à hurler plus fort que les autres enfants qui, eux, riaient. Ma sœur avait honte.

Mais ce personnage, pour moi, était comme un nouveau dieu. Il me ressemblait, à cause de mes yeux globuleux, aussi parce qu'il veut retourner « à la maison », sur sa planète, et que chez moi on mangeait du couscous et je ne savais pas où était « la maison ».

Dans ma famille on a toujours pensé qu'on était adoptés à cause de nos visages différents. Ma sœur a le nez épaté, on ne sait pas d'où cela vient... On cherchait donc, sur les cartes du monde de quels pays on pouvait bien venir, comme sur une carte des étoiles. Je m'imaginai les constellations dont venaient mes parents qui n'étaient pas la France.

E.T. m'a donné le goût des champs de maïs de soleil de l'Amérique, de mon existence hollywoodienne comme héros du futur.

Je n'ai pas été beaucoup au cinéma lorsque j'étais enfant. Je n'ai pas non plus appris à jouer aux jeux-vidéos comme la plupart des garçons de ma génération. Puis, tout jeune adulte j'ai dû me préoccuper de ma survie et je n'avais que rarement l'occasion de voir des films. Aujourd'hui, chaque fois que je vois un film, c'est comme si je voyais la naissance du monde.

Quand j'ai découvert Tarkovski à 19 ans j'ai cru que j'allais tomber malade.



Film Je m'appelle Ismaël:

avec Lazare, Thibault Lacroix, Ouria, Clara Ponsot, Philippe Smith, Julien Villa, Mourad Musset, Jean-François Perrier, Axel Bogouslavski, Vincent Brousseau, Abdel Lamrani, Nathalie Kousnetzoff, Alain Fride, Julie Hega, Olivier Martin-Salvan, Cécile Massinéo, Bernard Traversa, Deila Vogur, Alexandre Michel, Anne Baudoux, Laurie Bellanca, Olivier Leite, Emile Samory Fofana, Isadora...

chefs opérateur-trice-s Nicos Argilet, Balthazar Lab, Thomas Bataille, Robin Fresson, Audrey Gallet, Frédéric Mainçon, Ludwik P
ingénieur son Matthieu Perrot

Remerciements pour le tournage du film à la mairie de Bagneux, au Cinéma le Louxor à Paris, et à la Cité Internationale des Arts de Montmartre. Avec l'autorisation de la Préfecture de Police de la ville de Paris pour le tournage du film.

photos de tournage: Canal Saint Martin, Montmartre (Paris), Valence et Bagneux.



extrait du scénario

Ismaël et Olivier, un acteur dans une voiture. Ils roulent dans la campagne aux alentours de Valence. Dehors il neige.

Ismaël : On va faire des entrainements dans la neige

Olivier : Dans la neige ?

Ismaël : Oui dans la neige ! T'as pas vu les films russes... anciens ?

Olivier : Non je connais pas...

Ismaël : Y a des films russes, Starkovski, les mecs, leurs films c'est que dans la neige !

Olivier : Starkov.. quoi ?

Ismaël : Starkovski !

Par la fenêtre de la voiture, vue sur les champs enneigés. Des chevaux derrière une clôture regardent la voiture s'avancer.

Ismaël : Parmi ces chevaux y a un cheval qui s'est évadé. C'est Jésus qui s'est échappé de l'asile et qui s'est transformé en cheval. Faut qu'on le reconnaisse ! Dés que tu peux aller vers eux tu vas vers eux.

Olivier : Olivier : On va se mettre là.

Ismaël : Alain Melon met des disquettes au gens pour les simplifier, leur esprit, tout ça, pour plus qu'ils se posent des questions. Il fait de la simplification de masses à L'h.p. Ils ont attrapé Jésus, mais Jésus a pu se transformer comme Salomon en cheval ! Tu vois ce que je veux dire ? C'est pour ça que j'ai ramené ça... (il sort une grosse tête d'âne en peluche) Pour pas qu'ils te reconnaissent les chevaux... qu'ils pensent que tu fais parti de d'eux... Tu te confonds avec eux et tu leur offres un chant pour...

Olivier : Par où on passe ?

Ismaël : Je sais pas trop.

Ismaël et Olivier traversent le champ enneigé, un vent froid souffle.

Olivier : Bon je le fais ... je le fais... (il met la tête d'âne) Putain j'en ai marre !

Ismaël : Vas y, avance comme un cheval...

Olivier galope le long de la clôture en bois en chantant une complainte portugaise.

De l'autre côté de la barrière les chevaux redressent la tête et le regardent.



Improvisateur danseur

Les chambres de hasard Du griot au slameur et autres improvisations de 2006 à 2010

C'est au moment où je suis le plus éloigné de la scène que je pense le plus à ce qui constitue le théâtre. En 2005 j'avais pas mal de temps devant moi et je me demandais toujours comment faire entendre mes textes, j'avais le choix entre plusieurs formes d'écritures. La multiplicité et la complexité de ces formes m'envahissaient et je marchais avec elles dans la rue ; je rencontrais les musiciens Fantazio et Benjamin Colin à un tournant du chemin, ils m'invitèrent à dépouiller mon poème sur leur scène.

Je me servis de mon corps, mon corps rentra dans un mouvement, ce mouvement répondit à des fictions, les fictions ouvraient des espaces scéniques... Mon corps porte des fictions, ce corps est un corps de l'imaginaire qui porte l'histoire, qui porte son histoire. Au départ fut le verbe ? Non ! Au départ fut le silence, et un débordement volcanique. La lave prend et recouvre les formes, surtout les formes préétablies. En tant qu'acteur, parfois, ma nature vibrante souffrait, j'en avais assez de ce théâtre qui réduisait la passion à un état logique. Je n'avais de cesse de chercher la forme d'expression qui me convenait le mieux.

La pensée avance avec la sensation, la pensée n'existe pas sans le rêve et la sensation -

« Au départ fut le verbe » : une horreur ! Au départ fut le souffle... le geste, l'acte, et le faire.



Lazare et Benjamin Colin- Festival Jazz Nomades- la voix est Libre - Bouffes du Nord 2007 (photo Hélène Bozzi)

Festival Jazz Nomade – La voix est libre

théâtre des Bouffes du Nord à Paris : éditions 2006, 2007, 2008

Festival d'automne en Normandie : éditions 2008 et 2011

Du griot au slameur (**fondation Royaumont**)

tournée franco- malienne - 2008/2009

Compte rendu du festival Jazz Nomades « La voix est libre »

Au théâtre des bouffes du Nord les 5, 7, et 8 mai 2007
Soirée du 7 mai « L'heure des contes »

Après Fantazio et Grand Corps Malade, place à présent au laboratoire sonore expérimental de Benjamin Colin qui manipule d'étranges appareils : des sons aléatoires se font entendre ça et là en fonction d'une durée de fonte d'un matériau indéfini retombant dans un tempo irrégulier sur des lames sonores. Sur ce son d'horlogerie détraqué, une voix se fait entendre : le comédien Lazare apparaît du fond de la scène avec des béquilles. Il se dirige lentement en titubant vers le public, attiré par un faisceau lumineux (d'une porte de cave entrebâillée ?) ; son visage complètement éberlué, apparaît ou disparaît oscillant entre ombre et lumière.

« Et alors, la pauvre dame, elle pleure ! ». Ainsi débute l'histoire invraisemblable d'une mère à qui le monstre a pris son enfant. Lazare passe du narrateur au monstre « Moi c'est le monstre ! », puis du monstre au narrateur « Alors après elle est partie, et elle pleurait, elle pleurait » puis incarne le monstre en hurlant « Oh !!! Arrête de pleurer !!! ». Intervient alors le premier rebondissement de l'affaire... « Mais , alors, elle a trouvé un cheval », puis s'adressant au public : « ça va ça ? ». La suite devient alors carrément surréaliste, Lazare nous invitait dans un univers totalement fou et absurde « J'étais dans un espace, j'étais devenu plus dense, j'étais devenu en transe, j'étais devenu transparence, j'étais devenu translucide ! » avec en accompagnement, des sons électroniques manipulés, traités et saturés par Benjamin Colin amplifiant la folie du monstre. Benjamin passe ensuite aux percussions, sorte de gongs en forme de cloches au son sourd tandis que la « Bête » cherche sa chaise. Après d'autres péripéties, Lazare tombe sur un sorcier de premier ordre : Benjamin. Enfilant tous deux leurs gants de combat (les fameuses cloches), ils s'affrontent au ralenti en frottant les percussions ou en s'assénant d'un coup sur leur propre front « Pomme... pêche... poire... abricot... y'en a une ... y'en a un... de(ux)... trop... ». Très belle victoire de ces deux artistes imprévisibles qui ont su conquérir le public avec mérite. Une séquence au pari risqué mais qui aura été l'une des plus belles surprises de ce festival.

L'éclosion des gorilles au coeur d'artichaut - création 2017

Sujets à vif , avec la SACD - Festival d'Avignon 2017

Performances sur le vif des auteurs 8 AU 14 JUILLET 19 AU 25 JUILLET

JANN GALLOIS danseuse chorégraphe et **LAZARE** auteur, acteur
À l'extérieur, il y a deux corps disproportionnés, deux voix dissonantes, deux univers lointains.
À l'intérieur, les sensibilités convergent : elles se découvrent de la même taille prêtes à foncer, à dériver, à chavirer même, si possible.
Toujours curieuses, parfois sauvages, les âmes ondulent sur leurs jambes dans une jungle d'émotions

Conception et interprétation :
Lazare et Jann Gallois
Production :
Compagnie Vita Nova
Compagnie BurnOut
Coproduction :
SACD
Festival d'Avignon

répétition jardin de la vierge – lycée Saint Joseph- Avignon photo: sacd

extraits:

Le décalage horaire ça décale l'équilibre de l'être.
Tu ne sais plus quand tu dors si tu es réveillé.
Tu te réveilles en pleine nuit.
C'est ça ?
Tu sais plus à quelle heure tu t'es couché...
Tu ne sais pas à quelle heure tu as dormi...
C'est considérable.
Ça a perturbé les espaces du temps.
Le jour monte
la nuit descend
tu comptes jusqu'à 10
c'est comme si une journée était passée
non ?
Tu es décalé.

